



On mange une pastèque avec un plaisir inconnu dans nos climats d'Europe. Le firmament a un éclat inusité et de nombreuses étoiles filantes raient la coupole illuminée. Les chevaux, courageuses bêtes, hennissent à la fraîcheur des bas fonds sablonneux et au loin, par hasard, on entend le tintement d'une clochette de nos chameaux. Vers minuit, le pas du cheval se ralentit, les paupières du cavalier clignent; un peu plus encore vers une ou deux heures. Mais la somnolence se passe dès que l'Est se colore d'une teinte rosée, et quand le soleil touche à l'horizon, jaune de sables, l'engourdissement cède à un renouveau de gaieté et de vie. Félicien David a admirablement peint en musique le lever du soleil dans le désert. C'est ça. — Immédiatement un souffle de vent chaud court sur la surface du sol. Le puits ne doit pas être loin. Inutile d'inspecter l'horizon; rien n'indique la présence d'un trou en terre rempli d'eau que le trou lui même. On marche toujours, le soleil commence à cuire la peau: on rabat les coins du chapeau doungâne. Vers 9 heures le djiguite turcoman qui marche en tête, étend le bras devant lui et dit: «bourda koudouk» «voilà le puits!» On le croit sur parole. Au bout d'une heure on se trouve tout à coup devant une ouverture noire dans le sable, large de 30 à 40 centimètres: c'est le puits. Ils sont tous pareils. Parfois on les reconnaît à d'autres signes. Les chameaux, chevaux et ânes d'une caravane assiègent le trou, en rond; ils suivent anxieusement les mouvements de deux hommes qui tirent un sac en toile rempli d'eau au bout d'une corde. Immobiles, comme figées par la soif, les pauvres bêtes tendent toutes à la fois et subitement, le cou dès que le seau apparaît à l'ouverture. Elles ne peuvent se résigner à quitter cet endroit, même après avoir été abreuvées.

Telle est notre vie de tous les jours, non, de toutes les nuits, car le jour on s'étend immobile, sur le dos, sous la tente ou sous un abri quelconque. On fait le moins de mouvement possible sous peine de transpirer abominablement. La faim est remplacée par une soif continuelle, entretenue et capitalisée en quelque sorte par la qualité de l'eau. J'ai bu des quantités incroyables d'eau et la soif nous poursuivait longtemps après notre traversée du Kara-Koum. Une chose qui est très difficile, sinon impossible, de faire comprendre à nos gens, c'est qu'on peut avoir de l'eau fraîche en exposant une bouteille entourée de feutre mouillé, au soleil ardent.

Notre première étape fut le puits de Kiltchi, notre seconde, celui d'Outch-hadji. Un peu avant Outch-hadji (les 2 mots signifient «trois pélerins») les sables mouvants forment des rues mobiles qui s'étendent presque sans interruption jusqu'aux portes de Bokhara. On les appelle «barchanes» et quand le vent souffle en ouragan, ces sables mouvants